

MARCHANDS ET CLERCS-IMPRIMEURS : COMPLEMENTARITE ET COOPERATION AU XVII^e SIECLE DE VENISE A AMSTERDAM

L'usage de la typographie ne s'est évidemment pas diffusé de manière similaire dans toutes les ères cultures. Certaines y sont même restées réfractaires bien longtemps. Dans le cas arménien, la volonté de disposer de cet incomparable outil de diffusion de la connaissance s'est manifestée très tôt, mais le contexte proche-oriental a rendu quasiment impossible le développement de ces techniques en monde arménien, dans l'Empire ottoman comme en Perse. Pour les élites arméniennes désireuses d'acquérir ces techniques, l'unique solution a été de s'exiler durant les XVI^e-XVII^e siècles en Europe occidentale — même s'il y eut quelques tentatives infructueuses en Orient, à Constantinople et Ispahan/Nouvelle Djoulfa — pour y produire les ouvrages imprimés dont les Arméniens avaient besoin.

Ce n'est qu'au tournant du XVIII^e siècle que l'imprimerie arménienne a définitivement pris pied dans l'Empire ottoman, à Constantinople, puis en Arménie quelques décennies plus tard, alors que la production européenne gardait un certain niveau grâce aux presses des Pères Mékhitaristes, établis à Venise, sur l'île de Saint-Lazare, en 1717. Deux siècles d'exil de l'imprimerie arménienne en Méditerranée occidentale ont ainsi pris fin.

L'expérience typographique arménienne reste donc atypique si on la compare à celle de l'Europe, portée principalement par une corporation d'artisans dynamiques et un environnement social propice. Ne disposant pas de ce contexte socio-économique favorable, les Arméniens ont dû faire preuve de beaucoup d'obstination pour accéder à ces techniques révolutionnaires. Et cela n'a été possible que grâce à une étroite coopération des élites arméniennes, de l'alliance du clerc et du marchand qui constitue l'élément déterminant de cette épopée.

Le statut singulier des Arméniens dans le cadre politique des Empires ottoman et safavide n'est, bien sûr, pas étranger à la nature des domaines d'activités investis par les élites arméniennes. L'organisation interne de ces empires, avec sa division du travail traditionnelle en terre d'Islam, a quasiment imposé aux individus les plus entreprenant de se lancer à corps perdu dans le grand négoce international ou la carrière ecclésiastique, seuls domaines dans lesquels les plus brillants d'entre eux pouvaient espérer exprimer leurs capacités. Privés d'un accès aux charges politiques et militaires impériales du fait de leur statut de « protégés », ils ont exploité au mieux les opportunités offertes par le commerce, créant des comptoirs de l'Extrême-Orient à Amsterdam.

Grands voyageurs, polyglottes, endurants, sobres et « craignant Dieu » — formule qui résume peut-être le mieux leur univers spirituel — ces négociants ont progressivement acquis, aux côtés des élites religieuses, un poids économique et donc politique non négligeable dans l'Empire ottoman et, plus encore, en Perse. Ils sont en quelque sorte parvenus à atteindre par la pratique du grand commerce un niveau d'influence qui leur était en principe interdit. Ayant accès aux dignitaires de ces empires, ils se sont même fait les intermédiaires entre la Nation arménienne et les souverains, leur arrachant à l'occasion quelques privilèges sans jamais sortir du strict cadre réservé aux « protégés ». Or, ce cadre imposait une structure du pouvoir interne très particulière, donnant à la haute hiérarchie religieuse un rôle de représentant de la nation auprès des souverains ottoman et safavide, avec, cependant, un rôle traditionnel central des laïcs dans les affaires de l'Eglise et donc de la nation. Clercs et marchands n'avaient donc pas d'autre choix que de coopérer dans la gestion des affaires intérieures de la nation. C'est dans ce cadre bien établi qu'il faut, nous semble-t-il, resituer l'expérience arménienne dans le domaine de l'imprimerie, caractérisée par la complémentarité des deux groupes.

La Nouvelle Djoulfa mérite à cet égard un examen attentif, car les Arméniens de ce faubourg arménien d'Ispahan ont joué un rôle crucial dans l'épopée typographique au XVII^e siècle. Les vingt plus grandes familles de négociants du faubourg, avec à sa tête un gouverneur/kalandar ayant quotidiennement accès à la cour des Safavides, imposaient le plus souvent le candidat de leur choix lors de l'élection des catholicos d'Arménie. Ces derniers étaient même bien souvent is-

sus du séminaire de l'archevêché de la Nouvelle Djoulfa, et parfois aussi membre d'une de ces familles dirigeantes. Il en a été de même pour les pionniers de l'imprimerie arménienne, clercs d'abord formés à Ispahan, puis au séminaire d'Etchmiadzin, tels Oskan Erevantsi¹ ou Tovmas Vanandetsi². Dès le début du XVII^e siècle, ces deux séminaires ont en fait été la pépinière de talents qui ont régulièrement alimenté les initiatives arméniennes dans le domaine de l'imprimerie.

Si quelques initiatives isolées ont été lancées par le catholicos Mikayel Sebastatsi dans les années 1560 (avec Abgar Ewdokiatsi à Rome et Venise)³, ou le catholicos de la Grande Maison de Cilicie, Azaria Ssetsi dans les années 1580 (avec Hovhannes Terzntsi à Rome et Venise également)⁴, c'est le catholicos Grégoire XIII, alias Srapion Ourhayetsi⁵, élu en 1602 sous l'impulsion des khodja de Djoulfa — déjà influents à la cour de Perse —, qui a été le véritable initiateur du programme typographique arménien. Au XVII^e siècle, presque toutes les initiatives dans le domaine de l'imprimerie ont une origine commune : les disciples de Srapion Ourhayetsi. Or, celui-ci est considéré comme l'âme du mouvement de renaissance qui s'amorce alors, assignant au livre imprimé un rôle primordial dans le renouveau qu'il prêche. C'est à sa demande que le clerc Hovhannès Angiuratsi tente d'imprimer la bible arménienne à Rome, puis à Venise⁶. Le catholicos Movsès III Tatevatsi (1629-1633), son élève, entreprend des démarches auprès de Rome, avec laquelle il entretient d'excellents rapports, pour la création d'une imprimerie arménienne dans la ville⁷. Ce projet échouant, un autre de ses disciples, l'archevêque de la Nouvelle

-
- 1 KÉVORKIAN, R. H., *Catalogue des incunables arméniennes ou Chronique de l'imprimerie arménienne (1511-1695)*, Genève 1986, 39-44
 - 2 *Ibidem*, 80-81.
 - 3 Abgar Ewdokiac'i, qui était mandaté par le catholicos Mikayel Sebastatsi auprès du pape Pie IV: cf. AKINIAN, N., *Azatowt'ean šaržowmō ŽE-ŽZ darerowm Hayoc' mēj* [Le mouvement de libération chez les Arméniens aux XV^e et XVI^e siècles], *Handès Amsoria XXXI* (1917-1918), coll. 141-154; HOVHANNISIAN, A., *Drowagner hay azatagrakan mtk'i patmowt'ean* [Épisodes relatifs à l'histoire de la pensée émancipatrice arménienne], II, Erevan 1959, 7-60.
 - 4 KÉVORKIAN, *op. cit.* 28.
 - 5 AKINIAN, N., *Movsēs G. Tat'ewac'i ew ir zamanakō* [Movses III Tatevatsi et son temps], Vienne 1936, 9-11.
 - 6 KÉVORKIAN, *op. cit.* 35-38.
 - 7 AKINIAN, N., *Movsēs G., op. cit.* 401-406.

Djoulfra, Khatchadour Kesaratsi, crée un atelier au sein du monastère du Saint-Sauveur, au cœur du faubourg arménien — première imprimerie de Perse —, en 1636⁸.

Devant les difficultés techniques rencontrées, Khatchadour Kesaratsi envoie un de ses élèves, le P. Hovhannès Djoughayetsi, à Livourne, où il se procure le matériel nécessaire et acquiert l'expérience qui lui faisait défaut⁹. Un autre de ses disciples, l'évêque Oskan Erevantsi, installe à Amsterdam un atelier suffisamment important pour imprimer en 1666 la première édition arménienne de la Bible¹⁰. Tovmas Vanantetsi, évêque de Goghtn et élève de Movsès III Tatevatsi, par ailleurs condisciple d'Oskan Erevantsi, créera à son tour, à la mort de ce dernier, un atelier tout aussi important dans la même ville d'Amsterdam¹¹. C'est l'homogénéité d'un cercle dont le centre a été Srapion Ourhayetsi, sur fond de relations complexes entre les Eglises arménienne et catholique.

Ce mouvement initié par les catholicos d'Arménie a également bénéficié de relais locaux. Ainsi, le Patriarche de Constantinople fournit un local, situé dans les dépendances de l'église Surp Nigoghayos, à Abgar Ewdokiatsi lorsque celui-ci y transfère sa typographie de Venise en 1567¹². Les imprimeries créées par l'archevêque Khatchadour Kesaratsi, en 1636¹³, et Agheksander Jughayetsi, en 1686¹⁴, sont toutes deux situées au sein même du monastère du Saint-Sauveur, à la Nouvelle Djoulfra. De même, au début du XVIII^e siècle, les typographies créées par Grigor Marzvantsi et Sargis Dpir sont hébergées dans un local attenant à l'église Surp Astvadzadzin¹⁵, c'est-à-dire au Patriarcat arménien de Constantinople.

Mais, bien évidemment, l'installation des clercs imprimeurs arméniens dans quelques grands ports d'Europe, notamment de Médi-

8 KÉVORKIAN, *op. cit.* 114-119.

9 *Idem*, 32-34.

10 *Idem*, 39-60.

11 *Idem*, 80-81.

12 *Idem*, 111.

13 *Idem*, 114-119.

14 *Idem*, 122-124.

15 KOEMIURDJIAN, E., *Stamowlow Patmowt'wn*, vol. I, éd. Vahram Torkomian, Vienne 1913, 241.

terrannée, à Venise, Livourne, Marseille et Amsterdam, est indissociable de la présence dans ces mêmes villes de colonies de négociants arméniens. Ce sont ces centres déjà structurés qui accueillent les clercs typographes. Selon un modèle bien établi, ces colonies possèdent une église, avec son presbytère et une « maison arménienne », où sont hébergés les Arméniens de passage, notamment les négociants. Avec un prêtre séculier, rattaché à l'archevêché de Smyrne¹⁶, et un administrateur civil, recruté parmi les négociants, ces centres arméniens ont également abrité les typographies créés par les clercs arméniens et leur ont probablement apporté l'aide logistique nécessaire.

Si l'on au cas de Venise, le plus emblématique, l'église Sourb Khatch, située dans le quartier arménien, près du pont de Ferrali, a hébergé tous les ateliers qui ont été créés au cours des XVI^e et XVII^e siècles, Mkhitar Sébastatsi, fondateur de l'ordre Mékhitariste, héritant même d'une partie du matériel typographique qui y avait été laissé par Hakob Meghapart, Gaspar Chehrimanian et Nahapet Aguletsi (encore visible à San Lazzaro)¹⁷.

De même, la présence d'environ trois cents négociants arméniens à Livourne¹⁸ n'a probablement pas été étrangère à l'installation d'Osman Erevantsi et de son imprimerie dans ce port toscan, où il a néanmoins enduré les foudres de la censure romaine.

A Marseille, où l'on compte près de quatre cents marchands arméniens dans les années 1670-1680¹⁹, ce même évêque Osman a profité de la bienveillance de « Melchion de Nazar », originaire de la Nouvelle Djoulfa, chef de la colonie de 1669 à 1692²⁰. C'est à travers lui que le clerc règle ses problèmes avec les autorités locales et en particulier avec la Chambre de Commerce de Marseille, dont le rôle

16 CIRBIED, C., *Chronique des Arméniens de Livourne*, ed. F. Macler, Anahid, Paris 1904.

17 Nous l'avons constaté de visu en 1977, lors d'un séjour de travail à San Lazzaro et notre collègue Meroujan Karapetyan, qui y a travaillé récemment, signale qu'outre le matériel typographique des Chehrimanian et de Nahapet Aguletsi, les collections mékhitaristes renferment une des gravures sur bois de l'*Ourbatagirk* de 1512, ce qui tendrait à indiquer que l'atelier ou le matériel du mystérieux Hakob ont pu être hébergés à la « Maison Arménienne », autour de l'église Sourb Khatch.

18 AMATUNI, K., *Oskan Vardapet Erewanc'i*, Venise 1976, 169.

19 RAMBERT, G., *Histoire du commerce de Marseille*, IV, Paris 1951, 504.

20 TÉKÉIAN, Ch., *Marseille, la Provence et les Arméniens*, Marseille 1929.

économique et politique est central. Melchion de Nazar offrira même à l'évêque imprimeur la somme de 1 500 livres or en 1672²¹, pour faciliter les frais d'installation de la typographie arménienne transféré de Livourne à Marseille pour échapper aux censeurs romains.

A Amsterdam, en 1660, année où l'Imprimerie Surb Etchmiadzin et Surb Sargis Zoravar est installée, on alors compte pas moins de soixante maisons de commerce arméniennes, principalement dirigées par des négociants de Smyrne et de la Nouvelle Djoulfa²². Une église y a été acquise quelques temps auparavant et c'est dans des locaux annexes que l'atelier du catholicossat d'Etchmiadzin s'installe naturellement. Inutile de préciser que l'impression de la première édition de la Bible arménienne fut largement subventionnée par les négociants de la ville, directement associés aux opérations. On ne saurait aussi ignorer combien ces négociants, bien introduits dans les cercles du pouvoir hollandais, facilitèrent l'obtention des autorisations de création de l'imprimerie ou parvinrent à bloquer les tentatives du nonce apostolique qui s'opposait à l'impression de la Bible arménienne, non conforme à la vulgate.

Cette épopée arménienne en Europe ne se résume cependant pas uniquement à l'acquisition des techniques typographiques. Clercs imprimeurs et négociants se sont, au cours de leurs séjours, frottés à cette Europe des lendemains de la Renaissance, et sans doute subis l'influence de ces modes de vie et de pensée leur ouvrant des perspectives nouvelles. Une initiative comme celle du négociant Nahapet Agouletsi, qui crée une typographie à Venise et fait traduire en arménien moderne un Commentaire des Psaumes « pour ses besoins spirituels » et « pour profiter, comme mes collègues francs, du réconfort de la religion dans une langue accessible », en dit long sur la conscience que ces individus avaient des leçons à tirer, des exemples à suivre, dans cette Europe créative en pleine ébullition intellectuelle. Les nombreuses traductions ou adaptations d'œuvres latines publiées par les clercs arméniens à cette époque montrent que les disciples de Srapion Ourhayetsi venaient en Europe pour y puiser les éléments d'une renaissance arménienne qu'ils appelaient de leurs vœux.

21 DEHÉRAIN, H., *Jeunes de langue et interprètes français en Orient au XVIII^e siècle*, Alger 1922, 5.

22 MACLER, F., *La Hollande et les Arméniens*, Paris 1932, 246.

Les quelques réminiscences architecturales et décoratives des palais des khodjas de la Nouvelle Djoulfa montrent que ces grands marchands voyageurs n'ont pas été insensibles aux charmes de la Sérénissime, leurs intérieurs portant indéniablement les couleurs de la Renaissance vénitienne au cœur de l'Empire des Safavides. De même, les clercs arméniens qui ont fréquenté l'Europe n'ont pas été insensibles aux mutations théologiques qu'ils ont observées en Italie ou en France.

LA DIFFUSION DU LIVRE IMPRIME : LIBRAIRES ET COLPORTEURS

Si aux XVI^e et XVII^e siècles la diffusion des livres, imprimés pour la plupart en Europe, se faisait surtout via les réseaux religieux, par l'intermédiaire des curés, on observe un changement de pratique dès le XVIII^e siècle. Ainsi, à Constantinople, les activités de libraire, d'imprimeur et même d'éditeur sont indistinctement pratiquées par un seul et même individu, ou encore un auteur s'associe à un imprimeur, en partageant l'investissement de départ avec lui et en étant alors directement intéressé aux bénéfices escomptés. Tel est par exemple le cas du professeur Paghtasar Dpir, écrivain et philologue de talent, qui collabore durant plus de vingt ans avec l'imprimeur Hovhannès Astvacaturian.

Mais c'est le colportage qui semble avoir été le vecteur de diffusion du livre le plus efficace, touchant par le maillage de son réseau un vaste lectorat. Circulant à dos de mulet, les colporteurs vont de village en village, proposant, entre deux coupons de tissus et un nécessaire de couture arrivés tout droit de Londres ou d'Amsterdam, les divers livres parus à Venise, Constantinople, Moscou ou Calcutta. Mais il s'agit là du petit commerce de détail, lequel permet cependant de toucher les localités les plus isolées. En fait, colporteurs et curés se partagent à peu près équitablement la fonction de diffusion du livre imprimé : aux premiers le soin de vendre des livres ludiques, contes, devinettes, almanachs, romans exotiques ; aux seconds de distribuer missels, psautiers, hymnaires, livres d'heure et autres évangiles ou bibles en arménien.

C'est le système de diffusion et de commercialisation mis en place par les moines Mékhitaristes — de loin les plus importants édi-

teurs de l'époque — qui nous est le mieux connu grâce à de riches archives.

Bien que fondée par un natif de Sébaste, la Compagnie arménienne a recruté, dès le XVIII^e siècle et jusqu'à la fin du XIX^e, 80 % de ses membres au sein des cercles arméniens stambouliotes. Et bien souvent, ce sont les parents de ces mêmes moines qui prenaient en charge la commercialisation des livres publiés à Venise dans la capitale ottomane. Ils réceptionnent de grandes quantités de livres arrivés de Venise par bateaux, tels des libraires en gros, qu'ils se chargent ensuite de distribuer chez les libraires détaillants. Ils veillent même au règlement des factures et à l'expédition des sommes collectées à Venise, par lettres de change.

RAYMOND H. KEVORKIAN

Summary

MERCHANTS AND PRINTER-PRIESTS COMPLEMENTARITY AND COOPERATION IN THE 17TH CENTURY FROM VENICE TO AMSTERDAM

RAYMOND H. KEVORKIAN

The 17th century is considered by many historians to be an era of renewal, the foundation of the Armenian renaissance. This assessment is based mainly on the undeniable success of Armenian traders, in particular from new julfa, in international trade, but also on an increase in the level of education of PRIESTS and consequently of literary and artistic creation, with printing being no stranger to this phenomenon.

We will focus here on the objective reasons for these changes and in particular on the action of the Armenian elites, whose status we will seek to define within the political framework of the Ottoman and Safavid Empires.

We will then consider the central role of the merchant and ecclesiastical networks in the development of Armenian publishing activities in Europe, where they were concentrated almost exclusively in the 17th century. We will insist in particular on the circumstances that presided over the publication of the first Bible in Armenian, in Amsterdam, to illustrate our point.

